

Petite revue de philosophie

Discours scientifique et néologie

Louis Armantier

Volume 2, numéro 1, automne 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105699ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105699ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Armantier, L. (1980). Discours scientifique et néologie. *Petite revue de philosophie*, 2(1), 27–44. <https://doi.org/10.7202/1105699ar>

**Discours scientifique
et
néologie**

Louis Armantier

*Professeur au Bureau des langues
(C.F.P.C.)*

Hier encore, le développement des sciences était accordé au rythme de la pensée philosophique. La néologie pouvait y trouver, à travers une langue claire, la validité de son usage. Même la rigueur intellectuelle d'un Bachelard pouvait s'accommoder de métaphores poétiques plus ornementales que scientifiques¹. La tradition «littéraire» et «humaniste» exigeait, il est vrai, que l'on renonçât à tout hermétisme du vocabulaire et de l'expression: un art de définir tenait alors, en quelque sorte, lieu de principe premier. Mais, dussions-nous le regretter, les âges classiques sont révolus. C'est désor-

1. «Les forces psychiques en action dans la connaissance scientifique sont plus confuses, plus essoufflées, plus hésitantes, qu'on ne l'imagine quand on les mesure du dehors, dans les livres où elles attendent le lecteur (...). Même chez un esprit clair, il y a des zones obscures, des cavernes où continuent à vivre des ombres...» *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1960, p. 20-21.

mais au jargon ésotérique qu'est dévolu la tâche de «clarifier» les procédures et les concepts, toujours plus féconds et plus complexes, de notre modernité. Et cela, sous le flot d'une publication pléthorique que le spécialiste même désespère de ne jamais épuiser. De là, la vogue et le besoin grandissants des lexiques de terminologie dont il siérait d'interroger le rôle et la portée.

Il semble en effet que le babélisme terminologique soit l'irréductible rançon des théories scientifiques contemporaines dont la dynamique se nourrit toujours de la création de nouveaux concepts. Chaque discipline ne cesse de maintenir à jour un outillage théorique adapté à son objet: sciences nouvelles, résurgences et perfectionnement d'anciennes techniques, développement industriel etc. participent de néologies spécifiques souvent — de par l'accélération du progrès — en substitution à un lexique devenu désuet ou imprécis en raison d'inévitables glissements sémantiques.

La rupture épistémologique

C'est ainsi que les grands bouleversements terminologiques de notre temps ont trouvé, entre autres, leur raison dans le nouvel «espace épistémologique» analysé par Foucault². Une hétérogénéité irréconciliable sépare désormais le discours scientifique des anciennes saisies du savoir. Non seulement l'«épistémè» classique, mais les modes opératoires de l'histoire pré-saussurienne ont été relayés par le structuralisme dont les audacieuses formulations ont su offrir, à bien des

2. *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966.

égards, certains modèles épistémologiques communs aux sciences humaines, avec la linguistique comme principal pôle référentiel. De là, tout un nouveau vocabulaire né de l'hyperformalisme du langage d'analyse ou de ses relativisations reliées aux projections conceptuelles provisoires.

En ce sens, l'oeuvre de C. Lévi-Strauss est une remarquable application de la terminologie et des concepts structuralistes de l'école phonologique de Prague à laquelle il attribue le mérite d'être passée «de l'étude des phénomènes linguistiques «conscients» à celle de leur infrastructure «inconscientes»»³. Cette appréhension de l'ordre des relations formelles des phénomènes, en débordant sur les disciplines sociales, s'est révélée avoir «le même rôle novateur que la physique nucléaire, par exemple, a joué dans l'ensemble des sciences exactes»⁴. C'est dans cette perspective que s'est inscrit l'avènement de la psychiatrie lacanienne dont la sémiotique de l'inconscient opère aussi sur d'audacieux remaniements de la terminologie saussurienne. A cet égard, les *Écrits*⁵ sont l'exemple même des quêtes contemporaines du champ de la parole et du langage où les créations néologiques participent du nouvel espace de projection des significations vécues dans l'ordre de l'humain.

Dans cet esprit, le structuralisme philosophique ne pouvait que concourir à la transformation de son outillage conceptuel, qui a trouvé avec *Les Mots et les*

3. *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 40.

4. *Ibid.*, p. 39.

5. Paris, Seuil, 1966.

Choses de M. Foucault une de ses plus brillantes formulations selon laquelle l'homme se révèle n'être qu'un bref épisode de l'histoire de la connaissance. Ainsi, le vocabulaire de la nouvelle conscience épistémologique a radicalement balayé de son champ d'investigation le lourd héritage de notre anthropocentrisme instinctif. On ne s'attache plus à l'homme en tant que sujet de la pensée: l'étude des relations de signifiés doit désormais faire place à celle des relations de signifiants. Avec *Le degré zéro de l'écriture*, Barthes donne alors à la critique littéraire les nouveaux éléments d'une analyse de l'écriture romanesque. Quant à ses *Mythologies*, elles auront contribué à une certaine validation du lexique de la sémiologie dans le traitement des systèmes de représentations collectives.

Pour n'être pas encore achevée, la «mutation épistémologique de l'histoire»⁶ participe aussi de l'évolution terminologique des sciences humaines. C'est en effet à l'enseigne du jargon structuraliste⁷ que les derniers postulats historiques ont remis en cause les possibilités de

6. M. Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 21. Cf. aussi: E. Leroy-Ladurie, *Le territoire de l'historien*, Paris, Gallimard, 1973, p. 23.

7. «Il se peut en effet que l'originalité des transformations diachroniques réside dans le caractère irréversible de leur démarche: Il suffirait pour cela de pouvoir définir avec précision un certain type de corrélations permettant de situer de la façon suivante: étant donné deux structures du contenu S1 et S2 et la corrélation R, qui existe entre elles, la structure S2 peut être la transformation de la structure S1 et non inversement.» A.-J. Greimas, «Structure et histoire», *Temps modernes*, nov. 1966, p. 286-287. Cf. aussi: C. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 344.

la totalisation⁸: ici, l'étude de la discontinuité historique et de ses relations sérielles a également pris la relève des méthodes déterministes de la causalité temporelle. La logique étant, encore une fois, préfigurée dans les codes que révèlent les infrastructures formelles. A tous ces égards, l'on conçoit qu'il a pu s'élaborer dans le public spécialisé — la vogue structuraliste aidant — une sorte d'axiomatisation du réel presque exclusivement conçue en termes de manipulations et de création de mots, dont on ne peut que regretter parfois les excès.

Le mouvement néologique

Par-delà ces causes spécifiquement épistémologiques du développement terminologique, s'ajoutent aussi celles de la «néologite» que G. Mounin attribue à une sorte de «psychopathologie»⁹ du chercheur chez qui les concepts reformulés font croire à une nouvelle découverte. Et la liste est longue de ces «couples» — tels que les termes de locuteur-auditeur, émetteur-récepteur, encodeur-décodeur etc.¹⁰ — qui constituent les exemples les plus patents de nos modes sémantiques. Certes, chaque époque a eu son mouvement néologique relié à une certaine conscience linguistique du moment comme en témoignent les développements lexicographiques de notre passé scientifique et littéraire¹¹. Mais l'accélération de l'histoire a prêté à l'effervescence intellectuelle

8. M. Foucault, *op. cit.*, p. 16.

9. *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, P.U.F., 1974, p. XII-XIII.

10. *Ibid.*, p. XIII.

11. G. Matoré, *Histoire des dictionnaires français*, Paris, Larousse, 1968, p. 16-167.

de notre temps l'intensité des formulations conceptuelles que l'on connaît. Car, si certains écrivains «inventent»¹² des mots en récusant les règles du sens commun et même les lois du langage courant, d'autres se font fort de ne penser, semble-t-il, qu'à l'intérieur du vocabulaire qu'ils se sont constitué. Nous n'en voulons pour preuve que l'étendue du lexique créé par Teilhard de Chardin, qui touche à presque toutes les lettres de l'alphabet: anthropogénèse, cosmicité, néosphère, transphénoménal, vortex etc. ¹³ pour ne citer que les termes les plus communs.

Rien d'étonnant alors à ce que l'on ait pu parler des «idiolectes» de Guillaume, Jakobson, Hyemslev, Benveniste et de tant d'autres encore auxquels l'on ne saurait oublier d'adjoindre les noms de Damourette et Pinchon, dont la «jargonite»¹⁴ fait désormais partie des exemples classiques versés au compte de notre fureur logomachique. Mais, indépendamment de ces cas extrêmes, certains savants ont voulu aussi se prémunir contre le développement anarchique des vocabulaires en cherchant à donner à leur lexique la concision de l'univocité: la néologie est alors «moins la manifestation d'une «mode

12. Comme ce fut le cas pour Fourier et Céline.

13. C. Cuénot, *Teilhard de Chardin*, Paris, Seuil, 1963, p. 176-187.

14. «Comme la catadmète nominale est le seul épiplérome antérieur non instrumental des substantifs nominaux, et qu'elle ne paraît jouer de rôle que minime ou nul dans la collation de l'assiette, l'on n'a guère à considérer comme y travaillant que des épipléromes postérieurs. Ce troisième genre de présentatorité reçoit de nous le nom de présentatorité séquentale par opposition à la présentatorité prétéritale...» — Cité par G. Galichet, *Grammaire structurale du français*, Montréal, H.M.H., 1967, p. 220-221.

que d'une exigence profonde»¹⁵. Ainsi dans sa *Sémantique structurale*, Greimas s'attache notamment à différencier les «lexèmes nucléaires» (appartenant au noyau du contenu du lexème) des «sèmes contextuels» (caractérisés comme «classèmes»)¹⁶. Tout ceci, non sans s'élever contre le «fourmillement terminologique (qui) ne révèle que l'embarras et la confusion» dans l'emploi concurrentiel de certains termes.

C'est ainsi que la prolifération lexicale a pu s'étendre à toutes les entreprises humaines de l'ordre de la réflexion comme de celui des activités sociales, industrielles ou commerciales. Et cela avec, dans chaque sphère d'action, des modes particuliers de formation néologique: abréviation dans la vulgarisation technique (météo, polio); emploi de sigles et de leur dérivation dans les désignations officielles (ONU, onusien); emprunts étrangers venus de l'accroissement des échanges linguistiques et scientifiques («feedback», «gestalt-theorie»), etc.¹⁸. Mais encore, ce ne sont là que les procédés les plus voyants du mouvement sémantique contemporain, dont la vogue se retrouve aussi dans le «snobisme jargonneur»¹⁹ du «sabir atlantique», ou «franglais», tant décrié par Etiemble.

Non pas que chaque langue doive se développer en autarcie, mais que l'invasion du vocabulaire par des termes d'emprunts se fasse en dehors de contrefaçons

15. R.L. Wagner, *Les vocabulaires français*, Paris, Didier, 1967, p. 27.

16. Paris, Larousse, 1966, p. 54-55.

17. *Ibid.*, p. 7.

18. G. Matoré, *op. cit.*, p. 208.

19. H. Mitterand, *Les mots français*, Paris, P.U.F., 1968, p. 69.

inutiles, d'impropriétés et de détournements de sens qui obscurcissent les textes — comme c'est fréquemment le cas dans les traductions — et desservent la pensée de l'auteur. A tous ces égards, les sémanticiens n'ont pas fini de déterminer l'ampleur et les limites des champs lexicaux dans «l'écheveau complexe des relations qui unissent le mouvement formel et sémantique des mots au mouvement des modes de production (techniques) et des rapports de production (classes et groupes sociaux)»²⁰.

Les représentations collectives

Il s'avère de fait que les bouleversements terminologiques les plus profonds, et peut-être les plus insidieux, se situent au niveau des nouvelles formes de représentations sociales, jusqu'alors délimitées, dans leur domaine respectif, par toute une tradition culturelle: on dissociait le domaine littéraire du domaine scientifique où chaque ordre de pensée avait un langage que le sens commun laissait aux «spécialistes». Mais depuis, sous la constante impulsion des développements culturels et techniques, les anciennes assignations ont été irrémédiablement balayées au profit d'un langage de la convergence placé sous le signe des sciences pilotes de l'heure: sociologie (anthropologie, ethnologie), psychologie (psychanalyse) et linguistique (discipline qui, selon le goût scientifique du jour, peut être métaphoriquement appelée «mathématique des sciences humaines»²¹). Il n'est donc de personne «cultivée» actuellement qui se

20. *Ibid.*, p. 88.

21. Ph. Rivière, *Linguistique et culture nouvelle*, Paris, Ed. Univ., 1971, p. 11.

prive de toute une terminologie à coloration marxiste ou freudienne.

Ce phénomène de pénétration des sciences sociales constitue une des grandes causes de l'inflation verbale des propositions scientifiques de départ, ainsi que de la dégradation des concepts. La remarquable étude de S. Moscovici — qui a pris pour champ d'observation les distorsions et les simplifications abusives dont la psychanalyse a pu être l'objet — est des plus éclairantes à cet égard: la fréquence d'emploi des mots comme «refoulement», «complexe», «libido», «subconscient» etc.²², témoigne non seulement de l'importance que cette science a prise dans la conscience du public, mais aussi de la «naissance d'un sens commun» relié à la «socialisation d'une discipline»²³ et aux glissements sémantiques de ses instruments opératoires.

Aidés en cela par la révolution technique, ces facteurs de socialisation ont ainsi donné à la science un prestige dont l'envahissante mythologie a pu faire croire à certains penseurs que notre civilisation a insensiblement régressé du «logos» au «muthos»: l'immense développement des moyens audio-visuels de diffusion ayant, en quelque sorte, façonné la vie sociale selon les exigences de son langage et de sa liturgie. Quoiqu'il en soit, de gré ou de force, l'homme contemporain est devenu l'utilisateur, souvent inconscient, de tout un jargon scientifique forgé à la bonne fortune des contaminations terminologiques du jour.

22. *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, P.U.F., 1976, p.238.

23. *Ibid.*, p. 24.

L'intérêt des lexiques de terminologie

Cette détérioration du vocabulaire spécialisé a donc conféré à l'étude des problèmes de terminologie une nécessité et un intérêt croissants. En Europe Occidentale notamment, différents travaux et commissions ont révélé que de nombreuses disciplines scientifiques s'attachaient à une terminologie plus conforme à l'esprit de rigueur dont elles se réclament. Aussi la liste des initiatives recensées naguère par J. Marouzeau²⁴ s'est-elle considérablement allongée depuis de groupes d'enquêtes et de recherche qui se sont donné pour tâche d'émonder les lexiques spécialisés de leurs impropriétés; tâche à laquelle s'est consacré, entre autres, le «Comité d'étude des termes médicaux français» dont le *Glossaire de psychiatrie*²⁵ est l'exemple même des préoccupations terminologiques de l'heure.

Et de fait, le glossaire socio-professionnel est un indispensable outil de référence mnémonique: il représente, à l'intérieur d'un corpus défini, la compétence lexicale la plus exhaustive vers laquelle tout spécialiste s'efforce. A cet égard, le dictionnaire de terminologie est un instrument didactique incomparable, qui permet, à l'heure de l'approximation et de la phraséologie barbare, une constante remise à jour du vocabulaire de ceux qui en ont le souci.

De plus, on ne saurait oublier le caractère hautement opératoire du lexique de terminologie, qui est le

24. *Lexique de la terminologie linguistique*, Paris, Geuthner, 1961, pp. VI-VII.

25. Paris, Masson et Cie, 1970.

lieu de convergence de la théorie et de la pratique non seulement d'un langage, mais encore d'un certain métalangage et d'un ensemble de concepts méthodologiques sans lesquels toute science serait sans objet. De là aussi les aspects apparemment contradictoires de sa spécificité: tout vocabulaire, circonscrit dans sa discipline, se voit confronté en même temps à la pluralité des savoirs, qui est renouvellement au sens des correspondances et de l'imagination créatrice.

La norme et la définition scientifique

Sans doute est-ce là l'expression paradoxale des problèmes auxquels sont confrontés les dictionnaires: circonscrire d'une part les imprécisions de l'usage; de l'autre, s'ouvrir à la mouvante et complexe réalité de l'évolution terminologique. Générateur de concepts, le vocabulaire scientifique est en effet dynamique par essence et non statique et fixiste. Ce qui met directement en cause le perfectionnement de l'outil linguistique duquel dépend le rapport dialectique entre la méthode scientifique et son objet. Aussi, les impératifs terminologiques doivent-ils être conçus non pas en fonction de certaines règles d'usage, mais bien en fonction des exigences du bon déroulement des stratégies, des procédures et des concepts développés. Il serait ainsi impensable, par exemple, «qu'un dictionnaire de terminologie linguistique soit normatif, et s'arroge le droit de choisir et de proclamer la bonne terminologie. Il ne peut donc être que descriptif de l'usage, ou plutôt des usages. Tout au plus peut-il avertir sur l'étendue ou l'étroitesse, l'actualité ou la vétusté de tel ou tel de ces usages»²⁶. En

26. G. Mounin, *op. cit.*, p. XXV.

définitive, l'orthodoxie de l'usage importe moins dans le discours scientifique que la cohérence interne de ses éléments constitutifs.

C'est d'ailleurs à cette cohérence que s'attache l'un des points les plus complexes du lexique de terminologie: la définition scientifique²⁷. Celle-ci, en effet, — contrairement à la procédure sémasiologique de la définition lexicographique courante — doit faire appel à la procédure onomasiologique²⁸. Cette démarche du concept vers les formes avait été autrefois ainsi formulée par F. de Saussure: «Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet (. . .). C'est pourquoi toute définition faite à propos d'un mot est vaine; c'est une mauvaise méthode que de partir des mots pour définir les choses»²⁹.

Mais en réalité l'entreprise est bien moins simple, qui bute de plus sur les multiples écueils de la réalisation pratique: pièges de la technicité excessive, nécessitant pour chaque définition un complément lexicographique³⁰: CLICK, «phonème avulsif caractéristique de certains idio-

27. Dont la problématique contemporaine n'est en fait que le prolongement de préoccupations aristotéliennes.

28. G. Mounin, *op. cit.*, p. XVIII.

29. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1969, p. 23, 31.

30. Pascal conseillait ainsi de «n'employer dans la définition que des mots parfaitement connus ou déjà expliqués». (*De l'esprit géométrique*, Brunschvicg, p. 189). Néanmoins, cette recommandation souffre quel-ques réserves, puisque le lexique spécialisé s'adresse à des usagers, ayant déjà une certaine compétence lexicale. En fait, la difficulté ré-side ici surtout dans le choix des degrés de technicité à adopter.

mes khoisans»); tendance à l'explication cursive fondée sur le renvoi synonymique: ALALIE, «sorte d'aphasie»; goût de la surcharge néologique; emplois indifférenciés de notions appartenant à différentes écoles: le terme FONCTION en glossématique ne saurait recouvrir les mêmes distinctions qu'en grammaire générative, etc. D'ailleurs, c'est à ces derniers égards que les termes définis gagneraient à être développés selon les procédés, entre autres, du dictionnaire de linguistique de Martinet³¹, où l'article PHONOLOGIE renvoie à phonologie 1, phonologie 2, phonologie 3, etc.: le concept-clef permettant d'accéder, par renvois successifs, à des sens et domaines plus spécifiques. Ceci, conformément aux règles d'une «hygiène épistémologique»³² toujours attentive à l'élaboration de définitions rigoureusement opératoires et univoques.

Toutefois dans les sciences en pleine évolution, on ne peut «attacher avec rigueur le signifiant au signifié»³³. Et cela d'autant plus qu'en sciences humaines, la terminologie ne saurait être totalement astreinte aux critères de précision des sciences exactes. Ainsi, «il n'existe pas généralement «une» définition d'un terme économique, mais des acceptions plus ou moins nombreuses et plus ou moins divergentes»³⁴. Ces implications avaient d'ailleurs été judicieusement pressenties par Saussure — dont on connaît pourtant la forte opposition au naturisme de l'école comparatiste³⁵ — qui s'était

31. *La linguistique - guide alphabétique*, Paris, Denoël-Gonthier, 1969.

32. G. Mounin, *op. cit.*, p. XIX.

33. J. Marouzeau, *op. cit.*, p. IX.

34. J. Romeuf, *Dictionnaire des sciences économiques*, p. X.

35. *Op. cit.*, p. 19.

prévalu, pour le linguiste, de créations métaphoriques: «Il y a certaines images dont on ne peut se passer. Exiger qu'on ne se serve que de termes répondant aux réalités du langage, c'est prétendre que ces réalités n'ont plus de mystères pour nous. Or il s'en faut de beaucoup; aussi n'hésiterons-nous pas à employer à l'occasion telle des expressions qui ont été blâmées à l'époque»³⁶. De là, la relativisation de l'instrument terminologique dont la véritable valeur n'est qu'une valeur opératoire provisoire, toujours soumise à un dépassement conforme à la nature indéfiniment perfectible de toute recherche.

Les lexiques spécialisés et les dictionnaires généraux

Le lexique de terminologie technique et scientifique est avant tout un dictionnaire de «choses». A cet effet, il ne donne pas d'informations sur le signe mais sur le concept que recouvre le mot. En cela, il se distingue du dictionnaire de langue qui s'attache principalement à la nature du signe linguistique, à ses valeurs d'emploi, à sa signification, à sa forme phonique et graphique ainsi qu'à ses différents niveaux d'usage, en n'excluant pas la définition. Ex.: le *Petit Robert*. Certains dictionnaires hétérogènes ne correspondent évidemment pas à ces distinctions succinctes. Le *Petit Larousse* est l'illustration type de ces lexiques où les développements encyclopédiques (informations sur les choses) sont concurremment menés, avec les renseignements sur la langue (informations sur le signe).

De plus, les lexiques spécialisés s'en tiennent uni-

36. *Ibid.*

quement à l'étude des unités codées desquelles ils ne relèvent que les lexèmes, les occurrences et les lexies; tandis que les dictionnaires généraux ajoutent au contraire à leur corpus tout le vaste ensemble des morphèmes: mots dérivés et composés; éléments de préfixation, de flexion, etc. Il est vrai que cette hiérarchie est toute relative si l'on tient compte que les dictionnaires de linguistique peuvent aussi, à l'instar des grammaires, se préoccuper de l'analyse de certaines unités non codées comme le syntagme et la phrase. Aussi ne peut-on totalement rendre compte de la complexité des problèmes de la terminologie spécialisée, dont le contenu dépasse évidemment de beaucoup les limites du cadre étroit — et outrageusement grossier pour le spécialiste — du tableau comparatif ci-après.

En définitive, la compénétration terminologique entre différentes disciplines participe d'une certaine manière à une espèce d'unification lexicale immanente³⁷. On assiste ainsi, à travers l'apport de la réflexion structuraliste notamment, à une épistémologie de la convergence où se trouve mise en lumière la mutualité des significations entre les divers domaines des sciences humaines.

37. G. Mounin, *op. cit.*, p. XXVIII.



LES DICTIONNAIRES GÉNÉRAUX ET LES GRAMMAIRES

I- Les dictionnaires généraux

Unités signifiantes étudiées	
Niveau d'analyse	Unités codées
1^{re} articulation	<ul style="list-style-type: none"> • lexicaux (lexèmes) • grammaticaux (grammèmes)
	morphèmes
	lexies³⁸
	<ul style="list-style-type: none"> • grammaticales • lexicales
	occurrences

II- Les grammaires

1^{re} et 2^e articulation	<ul style="list-style-type: none"> lexies grammèmes occurrences <ul style="list-style-type: none"> • grammaticales • lexicales syntagme phrase (à l'exception des dictons, des adages et des proverbes qui sont en réalité, des phrases codées)³⁹
	Unités non codées

38. Mots complexes (terminologie de Pottier).

39. J. Rey-Debove, «Lexique et dictionnaire» dans *Comprendre la linguistique*, Marabout Univ., 1975, p. 179.

III- Les lexiques de terminologie

Niveau d'analyse

Unités codées

Ire

articulation

lexèmes:

Ex.: parakinésie⁴⁰

paralexie

paralogique

lexies:

encéphalopneumothérapie

athlétoléptosome

neuropsychologie

Ile

articulation⁴²

occurrences:

- lexicales⁴¹:

discordance =

ataxie intropsychique

eurysome =

psychique

- grammaticales :

ataraxique ou

ataractique (adj.)

Le **syntagme**, la **phrase** (principalement pour les dictionnaires de linguistique)

40. Le vocabulaire qui illustre cette partie provient du *Glossaire de psychiatrie* de Marchais.

41. Il s'agit ici de «variantes» selon Pottier, et non d'apparitions successives en discours d'une même unité de langue (*Dictionnaire de linguistique* de Dubois).

42. Celle-ci n'est étudiée que par les dictionnaires de linguistique.